***Etude* : La description praxématique des langues : l'exemple du latin classique.**

Praxematic description of languages : the example of classical latin.

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3091>

DOI : 10.4000/praxematique.3091

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 1995

Pagination : 139-156

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « *Etude* : La description praxématique des langues : l'exemple du latin classique. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 25 | 1995, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3091> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3091>

La description praxématique des langues : l'exemple du latin classique

Il y a maintenant presque vingt ans que la praxématique a émergé publiquement¹. Elle a fait, avec ses forces épistémologiques, son bon-homme de chemin, bien que les linguistiques institutionnalisées lui aient rarement rendu ses politesses, comme il apparaît dans nos *Cahiers* mêmes, et que l'hommage qu'elle a quelquefois reçu ait plus été celui d'un emprunt discret que d'une citation explicite. Parmi les tâches qu'elle pouvait légitimement, peut-être audacieusement se proposer, certaines ont été honorées (en ce qui concerne l'analyse du texte écrit et oral, la théorie de l'actualisation, l'intersubjectivité, la narrativité, la topologie de la communication etc). Il en est une, fondamentale, qui reste absente : la description des langues. Tel était pourtant son premier objet quand, intervenant sur la définition même des éléments constituant le discours et sur l'élaboration de ce discours, elle prenait à revers de façon explicite la grammaire, et de façon moins déclarée, mais tout aussi radicale, la lexicologie.

Notre intention a été, depuis quelques années, de revenir à cette tâche, en choisissant comme champ d'investigation le système linguistique qui a servi précisément de référence aux élaborations classificatoires de la grammaire : celui du latin classique. Nous saisissons ainsi dans son champ le plus clos le travail d'une idéologie plus que bimillé-

¹ Nous prenons pour repère le bref exposé qui en est fait dans LAFONT-MADRAY (1976).

naire et pouvions éprouver à leur rendement les rectifications de compréhension et de terminologie que nous élaborions sur un plan de linguistique générale.

Ce travail est maintenant avancé. Il s'enrichira de la pratique des textes et de la réflexion théorique en attendant l'heureux, mais encore très éventuel événement d'une édition. Nous avons donc pensé le moment venu de divulguer un certain petit nombre (trois) de points d'exposé où il nous est apparu que nous innovions fondamentalement. Nous les livrons à la discussion, dans une forme nécessairement légère, pour ne point trop entrer dans la technicité des fonctionnements seulement latins.

La situation socio-culturelle que nous devons affronter est en effet bien différente de celle où a régné la théorie et la pratique avec lesquelles nous entrons en débat. Le paradoxe est que nous devons affronter la description grammatico-lexicale du latin, officielle un long temps où tout le monde le savait ou l'apprenait, maintenant que presque plus personne ne le sait ni ne se préoccupe de le connaître. Du moins au pays de Port-Royal et de Littré. La *grammatica* est morte, la grammaire survit. Or c'est de *grammatica* qu'il s'agit pour nous.

1. Frontières de la langue et identité linguistique.

La praxématique est issue de deux domaines qui s'étaient ignorés. Le premier est celui de la description des fonctionnements linguistiques dans le cadre d'une langue particulière, entendue comme un système fonctionnant et appelant l'analyse en autonomie : c'est à la fois le domaine de la grammaire classique comme de la réflexion d'un Gustave Guillaume (pour fixer l'un de nos amarrages initiaux), et le découpage habituel, en plus étroit, des divers structuralismes. L'autre est celui de la saisie d'une parole circulant en société (ce qu'on appelle la sociolinguistique) où la langue apparaît comme une référence normative, qui classe les usages, plus que comme une réalisation effective et univoque. Ces deux bouts de deux cordées linguistiques, nous les avons noués de plus en plus fermement au fur et à mesure que se mettait en place, dans notre théorie de l'actualisation, le sujet parlant entre norme (nous dirons maintenant et plus dynamiquement : *thème*, PC, I-1-14) et créativité.

Cela ne suffisait pas. Le nœud est à trois brins. Nous avons de façon constante interrogé une discipline qui ne paraît concerner ni la langue, institution close et invariante, monolectale, achronique et objective, ni la parole ou discours, activité sub-institutionnelle, dia-lectale dans les divers sens du terme, synchronique et intersubjective : la linguistique diachronique. Cela parce que, en bonne théorie guillaumienne, la praxéogénie en tout acte de parole met en question la glossogénie (TL, I-5-6), et qu'on pourrait commodément représenter cet acte comme un glissement incessant d'un système futur sur un système passé.

Ce glissement est à faible amplitude dans la modification observable à échelle de génération humaine (apparition et disparition d'un praxème « à la mode » par exemple). Il peut avoir une amplitude considérable lorsqu'on examine soit des schèmes praxémiques élémentaires (*infra* 2), soit des valeurs parapraxémiques. Le « c'est cuit ! » du français actuel reproduit la valeur du lat. *alea iacta est* avec des moyens semblables et pose une liaison conceptuelle de l'immobilisation de l'acte en résultat et de la clôture représentationnelle de l'Être qu'on peut dire constitutive d'une vision du monde de plusieurs millénaires dans la famille indo-européenne. Cette grande permanence peut être saisie sous une parole actuelle, mais il est évident que le linguiste atteint d'autant plus facilement sa généralité et sa profondeur qu'il l'observe en très longue durée dans de grands ensembles. Il est amené à pointer comme d'importants glissements l'intrusion dans ce cadre de formes et de valeurs aoristiques à l'étape du lat. et du français oral contemporain : parfaits lat. à valeur de prétérît ascendant, passé composé frs. en fonction de passé défini (TL, V-3-7).

Il y a là un point important en praxématique. Pour nous, l'usage actif d'un système linguistique suppose l'existence chez l'usager de mécanismes généraux et simples de conceptualisation, ou *programmes*, maintenus pour être efficaces à une profondeur d'insconscience (TL, I – 5-8). La mise en branle de ces mécanismes est un fait d'actualisation, de thématization, qui constitue l'essentiel de la praxis linguistique. La praxis *de* linguistique, c'est-à-dire l'expression théorique de ces mécanismes, est autre chose : une description *décalée* qui emprunte à l'époque, à l'idéologie, à la praxis socio-historique (TL, III-4-1 et 2). Il s'ensuit que ce qui fonctionne chez l'usager dans une immédiateté et

une complexité vivantes (comme tout système biologique) demande au linguiste qui veut en rendre compte un détour informatif et réflexif. On sait depuis le siècle dernier que ce détour, pour les faits linguistiques de grande généralité, de longue durée, de vaste projection, et donc pour les modifications qui les affectent en crises de systèmes, est le comparatisme diachronique.

Ces trois directions d'une science du langage composent ensemble la base d'information sur laquelle la praxématique construit sa description des langues.

C'est relativement à elles que s'établit l'objet latin classique.

Il n'y a pas sur ce point de solution unique, et distances sont prises avec l'idéologie d'une « grammaire universelle » comme de « structures universelles du sens », qui précisément dominent l'héritage de la description du lat. dans son champ d'usage. La construction de l'objet est un élément de la description de l'objet.

Prenons comme exemple contemporain la construction de la « langue corse ». Pour les linguistes, avant une date récente (les années soixante) les faits linguistiques de l'espace géographique corse étaient reliés aux faits similaires de l'aire italique centrale et méridionale. Il faut aujourd'hui tenir compte de situations nouvelles où ces faits entrent en une composition spécifique, soutenue de normalisation, et en commun dialogue avec la langue de l'Etat, qui n'est pas l'italien, mais le français. Se sont établies les frontières d'une *lingua corsa* : le linguiste qui n'en tiendrait pas compte est coupable de désinsertion socio-historique de son objet, ce que les structuralismes ponctualistes peuvent se permettre, la praxématique non.

Il s'ensuit que l'identification de la langue décrite ouvre notre description et la soutient. Il s'agit là, avec les armes de la compréhension systématique, sous l'éclairage des enseignements de la diachronie, et en accord avec le champ social d'usage, de prendre les éléments du système du côté non de leur existence intrinsèque, mais de leur réalité identificatrice. La mise en place des clôtures implicites dans l'expression « langue corse » est une reconnaissance analysatrice de la conscience de corsitude. Une description de la langue latine classique ne va pas sans une appréhension de la double identification : latine et classique.

Le lat. présente à cela des facilités tout à fait exceptionnelles, étant la langue la mieux clôturée en conscience qu'on puisse imaginer.

Clôtures historiques. La tradition scriptique latine a classé d'un côté comme archaïsmes, de l'autre comme novations, également bannies du texte (mis à part quelques rares repères codés, cf. les formes en – *umu* – pour – *imu* – du texte de Salluste), des faits phonologiques et morpho-syntaxiques. On a donc par exemple des formes de lat. d'antériorité, celles à diphtongues intactes *ei*, *ai*, *oi*, *ou*, à – *s*– intervocalique, à *du* – initial, etc. et des formes de lat. *intégré* à voyelles *i*, *a*, *u*, à – *r* – intervocalique < – *s*–, à *b* – initial < *du*–, etc. Le glissement dont nous parlions a ainsi été éliminé de notation sur la frontière du premier siècle avant notre ère. Témoignage nous en est seulement donné pour des textes légèrement antérieurs et ressentis précisément comme transitionnels, dont le principal est celui de Plaute.

Ce bouclage initial a eu pour conséquence un bouclage terminal ferme, qui n'est pas seulement historique, mais socio-historique. Le lat. scriptique s'est interdit de témoignage d'évolution. Or sur cette évolution nous sommes assez bien renseignés : par ce que nous en disent les écrivains ou grammairiens et par le corpus des graffiti populaires. Assez pour repérer et dater les glissements principaux d'un système que le corpus du texte littéraire maintient inchangé, ou presque. Ces mutations sont affectées au registre vulgaire. C'est en ce sens que la clôture d'*exit* du lat. classique est socio-historique.

Le barrage a connu le prolongement que l'on sait : quand le lat. classique s'est trouvé restauré à l'époque carolingienne et que cette langue close sur les limites des I^{er} siècle avant, – I^{er} siècle après notre ère, est devenue langue scriptique principale du monde chrétien, encore en usage comme telle, bien que diminuée d'importance, et maintenue coercitivement par l'institution scolaire, jusqu'à cet exercice de par-faites achronie et irréalité linguistiques qu'est le thème latin d'agrégation.

Notre choix est précisément cette achronie. Si l'on veut désarticuler en compréhension intime l'édifice de la *grammatica*, il faut occuper son espace. Espace d'ailleurs productif : en se verrouillant du côté de son passé et en instaurant une « interdiction de passer » du côté de son futur, le lat. classique a dessiné le lieu des tâches de l'écrivain. Surgit là

une question de méthode : tels effets de discours d'un grand raffinement, dans la composition praxémique des phrases ou dans les complications de l'emploi des modes, peuvent bien être renvoyés à des mécanismes profonds de programmation du sens ou de conceptualisation du temps présents chez tout usager oral, mais rien ne nous prouve qu'ils aient été absolument les mêmes. Il y a un travail spécifique de l'intervenant en langue littéraire, conscient de son rôle à l'intérieur d'une conscience socio-historique globale. Nous l'envisagerons comme tel. Enfermés par la conscience d'identité latine dans le système linguistique du texte littéraire, nous l'étudions en ses clôtures et se clôturant.

Les conséquences de cette attitude de principe sont grandes pour la description elle-même et finalement pour la définition de la langue. Donnons-en trois exemples.

1 – Le praxème de lat. classique *pontifice* – réalise ce paradoxe de se laisser immédiatement analyser comme un « faire le pont », sans qu'aucune occurrence dans le texte classique laisse jamais apparaître le programme de sens « pont ». Une remontée d'archéologie préhistorique nous permet de poser une fonction du « pontife » dans une civilisation proto-latine, énéo-lithique et lacustre, fixée dans la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère sur le bord méridional des Alpes. Cette remontée était interdite aux usagers du lat. non seulement parce qu'ils n'en avaient pas les moyens archéologiques, mais parce que le programme de sens d'époque classique recouvrait et occultait l'antérieur, la praxis religieuse étant tout autre. Cet exemple limite introduit à une étude praxématique du lexique lat., où la relation de la praxis linguistique aux autres praxis (la manipulative-transformatrice et la socio-historique, elles-mêmes liées) sous-entend l'oubli de relations antérieures. La frontière historique de la langue est souvent un effacement dans la culture du groupe.

La façon inverse de reconnaître ce même problème du déplacement des praxis est dans l'emprunt. Les emprunts du lat. à d'autres langues sont immédiatement identifiables dans l'inventaire lexical. Le praxème du fonds hérité est inséré dans un ensemble de dérivation et composition : il a sa « famille ». Ainsi *curru-*, praxème désignant un attelage à deux roues (char de combat ou attelage de charrue) est un élément du programme de *currit*, « il court », alors que *carru-*, attelage transportant

des charges, le plus souvent à quatre roues, praxème d'origine gauloise, reste isolé avec son diminutif *carrulu-*. L'emprunt ouvre des praxis nouvelles : il est signe d'apprentissage technique. A ce titre, la clôture ne vaut pas. Si le lat. se figeait en système sur son entrée historique classique, il restait ouvert aux emprunts lexicaux isolés, qui sont précisément hors système. De cette façon, c'est toute une vue de la société romaine pénétrée d'une double urbanité allogène que nous apporte Plaute en écrivant *neque fenestra nisi clatrata*, « il n'y a de fenêtre que grillagée », empruntant l'étrusque *fen'stra* et le gr. dorien $\text{Ϝ}\omega\text{ϕ}\text{f}\mu$.

2 – L'accent tonique du lat., tel qu'il se perpétue dans les langues romanes, est, comme on sait à une place fixée par la quantité de la syllabe pénultième. Il efface, à la différence de l'accent du gr., l'héritage accentuel indo-européen. Par ailleurs, en se fiant à des descriptions de grammairiens classiques, on le dit mélodique et non intensif à l'époque classique. Les enseignements de la diachronie et de la sociolinguistique font poser le problème autrement². Le phénomène de fermeture, pouvant aller jusqu'à l'amuïssement, des voyelles intérieures latines suppose un fort accent d'intensité portant sur la syllabe initiale du morphème. Cet accent aurait agi dans une période pré-classique, qui est celle où Rome est recouverte de pouvoir et de culture étrusques. Or ce phénomène accentuel est constitutif de la langue étrusque dans le même temps (*fenestra* / *fenstra*). Il est d'évidence de poser une prononciation étrusquissante du lat. entre une probable accentuation indo-européenne héritée et l'établissement d'un troisième système, celui de la langue classique. Dans cette langue même, certains faits, comme la coïncidence de l'accent du morphème avec le retour rythmique à la fin de l'hexamètre dactylique emprunté au gr., font peser un doute sur la nature seulement mélodique de la tonicité. Le glissement du mélisme vers l'intensité est, de toute façon, acquis pour le lat. post-classique. On est ainsi conduit à envisager deux resystémisations de l'accent du lat. : l'une vers le VI^e siècle par surimpression étrusque, l'autre vers le II^e siècle sous influence grecque. L'identité accentuelle du lat. est prise entre deux clôtures : l'une qui efface le système étrusque en en gardant

² Nous résumons ici un article à paraître, « L'accent tonique du latin : note ethno-socio-linguistique », *Lengas*, n°2 (1995).

les conséquences de vocalisme, l'autre qui instaure un système, grec pour la nature de l'accent, mais nouveau et original pour sa place, système probablement à étages sociologiques (l'accent mélodique est un fait de classes culturellement hellénisées).

3 – La constitution du texte littéraire latin est un fait historique étroit, facile à définir, bien perceptible. Des auteurs soit d'origine directement grecque (Livius Andronicus), soit italique hellénisée (Ennius, Plaute) effacent à Rome une tradition culturelle, celle du poème en vers saturnien, et, dans l'imitation scolaire de modèles grecs, installent la versification propre à la langue grecque ainsi que tout un appareil praxémique et stylistique hellénistique. L'hellénisme, ravageur au sentiment vieux latin, coïncidant avec la clôturation mise sur les évolutions phonétiques et l'installation du nouveau système accentuel, crée une véritable langue hybride, comme l'anglais à partir du XIV^e siècle, placée paradoxalement au service du nationalisme le plus intransigeant.

L'identité du lat. se fait ainsi chez des intellectuels dont la langue grecque restera la première langue de culture (Cicéron, maître incontesté de la latinité, est dans ce cas) sur une clôturation ambiguë : clôtüre ferme en ce qui concerne la phonologie, la morpho-syntaxe, avec travail propre de l'écrivain latin sur ce domaine circonscrit et intégré, clôtüre mobile en ce qui concerne l'outillage praxémique, l'emprunt au gr. restant toujours ouvert à l'écrivain latin, qu'il s'agisse d'un praxème qui lui est conceptuellement utile (*metaphora* -, *pneumaticu* -, *anagoge*, *epigramma*, etc.) ou d'un placage esthétique (*porphyreticu* – pour *purpureu* –, *thorace* – pour *lorica* –, *myxarion* pour *prunulu* –, etc.)

Il y a une déclôturation plus profonde que l'emprunt. C'est celle à laquelle procèdent les écrivains du I^{er} siècle avant J. C. quand ils doivent affronter le problème d'articulations conceptuelles qu'ils ne possèdent qu'en gr. parce qu'elles n'ont été mises en place sur les programmes praxémiques que par la pensée grecque. La *patrii sermonis egestas* interpelle Cicéron et lui fait créer *essentia* – sur le modèle de $\Sigma\Delta\beta'\mu$, *qualitate* – sur celui de $\sqrt{\Sigma\delta\beta}\ddot{\alpha}\dots\ddot{\alpha}\dots$, *compositione* – sur celui de « $\ddot{\omicron}\mu\phi\ddot{\alpha}\mu$ ». Ce sont ainsi des maillages de logosphère grecque qui se sont habillés à la romaine, jusqu'à notre époque, jusque dans les langues qui ont refait leur appareillage conceptuel par réemprunt (le français) ou transfert (l'allemand) des programmes de sens de la

latinité. Le lat. classique est une langue intérieurement « pensée par le grec ».

Ainsi la grande opération initiatrice de langue des II^e et I^{er} siècles revient à une refondation identitaire sur une mécanisme contraire d'osmose entre deux systèmes.

2. Le lexique : inventaire et système.

La description traditionnelle de la langue pose à part ce qui ressortit à la flexion, aux accords, à la catégorie pronominale, aux prépositions et conjonctions, à la syntaxe des cas, des temps et des modes. C'est là la grammaire proprement dite ; elle se définit par le caractère fermé de ses inventaires (les suffixes et préfixes, les pronoms sont en nombre limité). Et pose d'autre part tous les outils du sens, enregistré dans le dictionnaire, ou lexique. Celui-ci est par principe ouvert à la création des usagers³.

La praxématique propose un classement différent, basé sur les trois fonctions du langage : la fonction du praxème, outil à produire le sens ; celle du parapraxème, chargé de donner les critères de validité de la représentation linguistique du monde (topogenèse et chronogenèse) ; celle du taxème, qui structure espace, espace-temps et espace logique. Au niveau morphémique, on doit tenir compte que les éléments porteurs des trois fonctions s'ajoutent formellement et composent leurs représentations : l'unité latine *admonitione(m)* est faite du taxème *ad-*, des trois parapraxèmes *-ti* – (activité), *-on* – (nominalisation de l'acte), *e(m)* (cas accusatif, actant infirmé), et d'un élément radical *-moni* – porteur du programme de sens (praxème). Aussi du fait qu'ils ne peuvent remplir leur fonction hors d'une mise en discours : c'est vrai de *-e(m)* qui ne peut exister hors d'un programme verbal et actantiel, de *-on* – qui suppose la loge nominale dans ce programme, de *-ti* – qui placera « du verbe » (une représentation active) dans cette loge,

³ En ce qui concerne le lat., cette ouverture est cependant obturée par l'*attestation* : l'usager actuel du lat. n'a pas le droit d'introduire un élément qui n'ait pas l'autorité d'un auteur classique. Comme on sait, cette idéologie de la clôture ou non-créativité s'est reportée sur le français académique et scolaire.

enfin de – *moni* – qui ne réalisera jamais son sens hors d'un contexte discursif.

Sur cette base tripartie, on n'éprouvera pas de difficulté à traiter du parapraxème sur le terrain, sinon dans le même ordre et avec les mêmes visées, de la description grammaticale des formes verbales, nominales et pronominales (s'il s'agit de parapraxèmes autonomes) et de leurs « emplois ». Et l'on pourra ainsi déconstruire-reconstruire la grammaire en réponse directe.

La difficulté est pour les taxèmes qu'on va trouver en fonction de prépositions, c'est-à-dire au même chapitre que les cas, d'« adverbes » s'ils s'autonomisent, et dans l'analyse des programmations du sens s'ils sont préfixes : ils prennent en écharpe tout la système de la langue.

La difficulté est surtout pour les praxèmes, dont la quantité écrasante (et en principe illimitée) est présentée selon l'usage en ordre alphabétique, c'est-à-dire en classement acrophonologique des morphèmes complexes qui les portent au discours, classement étranger à premier examen au programme de sens, doublé d'un choix parapraxémique qui préjuge de ce discours (*admonitio*, nominatif singulier par exemple). De ce programme ils ne présentent et ne peuvent présenter, selon cette vue formalisatrice, que les effets de surface, identifiés à la citation discursive (d'auteurs pour le lat.).

En ce qui concerne le lat., cette difficulté est l'enveloppe de deux fonctionnements différents qui habitent la catégorie.

Tous les morphèmes praxémiques qui se présentent, comme nous l'avons dit, isolés, sans insertion dans une « famille », se trouvent aussi, le plus souvent, réaliser des programmes de sens étroits, en relation avec des désignations d'objets référentiels particulièrement *ciblés*. *Carru* – ne désigne qu'un outil de praxis, il n'implique aucune programmation ni des éléments qui le composent, ni des fonctions qu'il remplit, ni des procédés de sa fabrication. L'utiliser, l'actualiser en discours, c'est faire appel à une mémoire d'inventaire, à effets ponctuels, automatique et, pour employer un terme de scientificité anglo-saxonne, « quick and dirty » (PC, III-1-11). C'est introduire au discours un bloc signifiant qui a peu de chances d'être affecté par ce discours.

On ne peut inventer une complication programmatique là où le fonctionnement de la langue n'en met pas. Selon ce fonctionnement

même, il faut admettre l'aspect de bric-à-brac de ce lot numériquement très important de praxèmes hétéroclites. L'ordre alphabétique, qui n'est là qu'une commodité, peut être retenu. Mais, si l'on veut avancer vers une compréhension de la praxis qui se cache là dans le fourre-tout phonologique, deux procédés, bien connus au demeurant, peuvent être adoptés. L'un est celui des champs sémantiques. Il permet de déposer en quelque chose l'outillage linguistique sur un domaine de praxis : noms d'armes, d'arbres, de vêtements, etc. L'autre est d'attester l'origine d'un emprunt, si c'est possible.

Quand les deux procédés se recouvrent, nous gagnons une vue socio-historique sur la communauté parlante. Il n'est pas sans intérêt de classer ensemble les emprunts à l'étrusque du domaine religieux : *haru* – de *haruspice*, *carimonia* (peut-être de la cité de Cære), *cupencu*, *exta*, *uictima*, *sacru* – (étr. *sacni*), *Idus*, *larua*, *fanu*-, *lituu*-. On risque évidemment de placer ainsi la compréhension du fait linguistique en dehors du fonctionnement même de la langue, qui ne comporte pas l'identification de l'emprunt. Mais c'est là un effet normal de la praxis de linguistique, qui passe par ses propres chemins pour atteindre ces fonctionnements. D'autre part, outre que très souvent les Latins avaient la conscience de la langue d'origine (d'où une connotation socio-historique accompagnant l'actualisation), ils identifiaient bien la catégorie à l'isolement du praxème, à sa stérilité dérivative, à l'appel à mémoire d'inventaire.

Le fonctionnement était tout autre avec l'ensemble des praxèmes de tradition indo-européenne, qui forment un fonds d'outils signifiants maintenus en clarté et en activité. Les Latins ne pouvaient qu'avoir conscience que *clade*-, *percellit*, *procella*-, *calamitate*-, etc. renvoient à un même programme large de sens porté par une séquence consonantique **k.l*. Ils pouvaient sans doute mettre en relation *monet* et *mente*-. Ils avaient une compétence sans failles de la dérivation secondaire : *dicit*, *dicat*, *dictat*, *dictatore*, *dictatura* -, *dictu* -, *dicteriu* -, *dictione* -, *dictitat*, qui leur permettait de fabriquer **dictulu* – ou **dictatione* -, si besoin était.

Ainsi la linguistique diachronique de l'indo-européen, en posant des racines biconsonantiques, éventuellement élargies et suffixées, et en attribuant à chacune d'elles un sens fort large a bien été à la rencontre

d'un fonctionnement. Nous en avons utilisé les enseignements. Il nous a suffi : 1 – de considérer le fonctionnement signifiant de la racine comme un programme de sens effectivement très large, susceptible d'inflexions socio-historiques suivant les langues et les époques : 2 – de greffer sur ce programme les représentations qu'apportent élargissements, suffixes et préfixes, 3 – de placer ce fonctionnement dans des modèles d'actualisation que l'utilisateur réinterprète de façon vivante. Nous placions ainsi au lieu et place de l'unité alphabétique isolée et accompagnée d'une taxinomie résultative d'effets de discours, ce que nous avons appelé un *schème*, unité profonde et élémentaire de la signifiance (PC, III-2-2). Parler latin, à cet égard, était substituer à la mémoire d'inventaire une mémoire analysatrice et fonctionnelle : méthodique et « clean ». Les praxèmes isolés et d'emprunt fonctionnent « à la cible », les praxèmes sur schèmes indo-européens fonctionnent au « ciblage ». C'est pour tous parfaitement clair. *Carru* – étiquette un objet catégoriel, *feretru* – va à la catégorie d'objet en élargissant le programme de *ferit*, « il porte », indo-européen **Bh.r.*

Nous avons ainsi établi un répertoire des schèmes praxémiques biconsonantiques du lat., à 214 entrées pour l'instant, qui est non l'outillage de surface de la nomination, mais l'outillage fonctionnel de la fabrication du sens.

Deux problèmes se sont alors posés. L'un est de longue date connu. Encore faut-il lui donner toute son importance. On sait que le praxème du lat., comme celui du gr., se présente le plus souvent comme un verbe ou un dérivé de verbe *préfixé*. Les préfixes ne sont rien d'autre que les taxèmes, qu'on rencontre aussi comme prépositions et quelquefois comme adverbes. La signifiance se décrit donc de deux façons : au niveau des schèmes praxémiques, au niveau d'une « syntaxe » faite de topologie et de praxémique. Ce second fonctionnement, qu'on retrouve non seulement en gr. mais en germanique (particules de l'allemand, postpositions de l'anglais) et dans les autres langues indo-européennes, quand on l'a bien saisi, engage à comprendre l'économie d'ensemble de la praxis, dont la linguistique : occupation structurante de l'espace selon une modalité. Dans la série *affert*, *aufert*, *defert*, *infert*, *profert*, *perfert*, *suffert*, *superfert*, *offert*, *confert*, *circumfert* la signifiance doit être comprise comme un balisage de l'espace dont la modalité est « porter »,

les effets de sens se démultipliant à l'approche du discours. Il y a donc, selon la praxématique, un lexique en activité au chapitre du taxème.

La seconde question posée est celle de l'arbitraire du schème. Elle est autre, on s'en aperçoit vite, que le fameux débat entre arbitraire et motivation. A prendre les praxèmes à leur niveau de composition en discours, que le dictionnaire enregistre, on est conduit à se demander si le rapport du sens atteint (du signifié) est en rapport ou non avec la forme de langue réalisée (le signifiant). On opère de deux façons sur des *résultats*, historiques et discursifs. A poser que *taper* de français contemporain reproduit iconiquement le « coup porté », on risque de tomber dans l'illusion de l'effet expressif obtenu au hasard de l'évolution phonétique et des insertions phrastiques. En opérant sur des schèmes, on tente d'atteindre un système profond, élémentaire et en quelque sorte achronique (comme est achronique la racine indo-européenne). On obtient, à la limite, un tableau de *phonologie représentante*, derrière la séquence d'une première consonne, que nous appelons *schématisateur*, et d'une seconde reconnue comme *modalisateur*. C'est à ce résultat que nous croyons pouvoir parvenir aujourd'hui : un système à 19 éléments phonématiques, où nous découvrons l'unité profonde des praxis et de l'actualisation polyorganique.

Si l'on identifie par exemple le schématisateur D, à cause de la dentalité et de la sonorité, comme une représentation d'acte en extériorité (passant la frontière organique) et le modalisateur M comme une représentation de parcours souple, on explique *domat*, « il courbe, soumet », qui correspond à l'*arthrôme* (PC, I-2-2) de l'acte matériel correspondant (« faire plier ») et à la représentation qui en est le plus souvent donnée par la gestualité ou par le graphème (PC, V-1-4).

On voit l'intérêt épistémologique d'une telle recherche : le lat. posséderait l'héritage toujours actif d'une représentation de l'acte et de sa cible sur les organes de la bouche : d'un « faire en bouche ». Héritage que nous ne pouvons pour le moment saisir hors de l'indo-européen, qui serait peut-être le signe le plus archaïque et le plus profond de la famille linguistique (le sémitique paraît attester, selon un premier sondage, d'autres codages).

Même si l'on trouve cette recherche un peu trop « avancée »⁴, il reste qu'on peut désormais substituer à l'inventaire de surface et interminable du lexique un inventaire fonctionnel, léger et fini, des moyens de la signifiante : l'inventaire des schèmes⁵. C'est la « grammaire du sens ».

3. Taxémique, parapraxémique, syntaxe : l'opposition omni-pertinente ascendance / décadence.

La matière traditionnellement grammaticale se trouve, dans une description praxématique, mise au compte de la fonction parapraxémique. Précisons bien : de la fonction. Le chapitre de praxématique n'est jamais un inventaire de formes, dont on étudie ailleurs l'emploi, mais l'identification d'une fonction, signifiante ou représentante, et de ses moyens. C'est là une position méthodologique « risquée », car elle bouscule bien des habitudes, en particulier la sécurité des paradigmes traditionnels, et parce qu'elle abolit le fossé que la tradition a tracé entre morphologie et syntaxe.

Prenons trois exemples.

1 – L'un ne surprendra qu'à demi ceux qui ont quelque expérience du guillaumisme, car la praxématique reprend pour le verbe l'essentiel de l'enseignement de Gustave Guillaume : la chronogenèse. On s'attend donc à trouver dans notre description non un paradigme des temps, modes et voix, suivi d'un emploi de chacun d'eux, mais un développement explicatif sur l'*in posse* du verbe, sur son *in esse* et sur son *in fieri*, qui sont pour nous des mécanismes de l'actualisation.

Mais cette description se complique de ce que nous ayons posé, à propos du verbe, le problème de la personne et de la non-personne, qui est profondément le problème du sujet devant son acte, de l'actant. Pour cette raison nous donnons le verbe dans sa forme correspondant à l'objectivation maximale de l'image d'acte et au niveau chronothétique le plus achevé d'actualisation déssubjectivante : *currit*, « il court », la non-

⁴ Nous l'avons distraite de la description du lat. sous la forme d'un article à paraître : « La motivation de la racine indo-européenne : une approche praxématique ».

⁵ On se demande pourquoi les indo-européanistes n'ont pas pensé plus tôt à l'exemple que leur donne le sémitique en classant les outils lexicaux par racines.

personne d'un présent d'*in esse*⁶ : ce qui est codé dans tout le système de la langue latine par le suffixe – *t* sur thème radical. C'est à partir de ce repère que nous mettons en place les quatre axes qui constituent le *clavier actualisateur* : la personne à deux instances (*je* et *tu*) et à deux nombres (compte tenu de *nous* et *vous*), le temps à deux orientations (le temps ascendant ou futur, le temps décadent ou prétérit), le progrès d'actualisation à deux niveaux, le liminaire ou *in posse*, le terminal ou *in esse*, le sens de ce progrès entre les niveaux, *in fieri* ascendant avec le subjonctif primaire, décadent avec le subjonctif secondaire⁷.

Elle se complique aussi de notre description des programmes anti-thétiques en Etre et Faire, à cinq positions parallèles. Si la description du verbe est pour l'essentiel une analyse des mécanismes du Faire, elle doit tenir compte des interventions de l'Etre dans le Faire, qui sont des représentations clôturantes. Il en est deux, qui sous-tendent toute paradigmatique. L'Etre clôturé le Faire en chronogenèse en considérant l'acte non comme production, mais comme produit : c'est le perfectum, qui redouble le verbe, soit que infectum et perfectum soient faits sur des schèmes distincts (*fert / tulit*), soit que l'infectum se distingue par un infixe ou suffixe (*fingit / lfigit*, *suescit / suevit*), soit que le perfectum ait sa formation propre (*tangit / etigit*), soit qu'il soit refait sur l'infectum (*amat / amuit*). Il le clôturé en actantialité en retenant ou en interdisant le transfert de l'acte sur l'actant 2 : c'est la voix médio-passive (*proficiscitur, tangitur*). Les deux clôtures se retrouvent dans les formes *profectus est, tactus est*, où l'Etre est signifié formellement à la fois par le verbe *in posse* (non actualisé pleinement en faire) et par le verbe « être » lui-même.

On comprend que tout le chapitre sur la fonction verbale est en fait suspendu à un schéma syntaxique : la phrase en Faire / Être.

2 – Le second exemple rebondit de celui-ci. Il s'agit de l'examen de la déclinaison. En fait le lat., comme toutes les langues à cas, confie à la suffixation nominale l'expression de quatre fonctions bien distinctes : la

⁶ C'est la solution la plus « classique » qui soit puisque c'est celle adoptée pour le sanscrit.

⁷ Sur la théorie du subjonctif la praxématique modifie le guillaumisme pratiquement et épistémologiquement. Pour nous, le subjonctif est une vue métapraxémique sur l'actualisation.

fonction intersubjective, prise en charge par le vocatif ; la fonction topologique, grâce au locatif (et à son substitut ablatif), à l'accusatif (dans la mesure où il est un illatif) et à l'ablatif proprement dit ; la fonction actantielle, grâce au nominatif (actant 1 ou actif / destinataire), à l'accusatif (actant 2 ou passif) et au datif (actant destinataire), éventuellement à l'ablatif-instrumental dans l'orientation passive (agent) ; la fonction d'incidence ou de complément grâce au génitif (incidence sur nom) et à l'ablatif-instrumental (incidence sur verbe)⁸. Ce problème est traversé par deux autres : celui du nombre, qui est un problème de représentation du discret, et celui du genre, qui est un autre aspect du problème de l'actantialité (on sait que les inactantiels, dits neutres, n'ont pas d'opposition nominatif-accusatif⁹).

Tout cela ne peut être envisagé fonctionnellement que suspendu d'un côté au schéma syntaxique de Faire / Etre, et de l'autre au système topologique supporté par les taxèmes. Les taxèmes sont des préfixes valant pour composés verbaux (préverbes) et pour syntagmes nominaux (prépositions). Les formants casuels sont des suffixes valant pour taxèmes.

3 – Le troisième exemple s'accroche à un détail du fonctionnement du lat., révélateur d'un mécanisme essentiel. On sait que les pronoms-adjectifs indéfinis *quiddam* / *quoddam* et *aliquid* ne sont pas échangeables. La seule compréhension fonctionnelle (et non d'inventaire d'emplois) que nous avançons de ce fait touche à la compréhension de l'actualisation nominale : de ce que nous avons appelé la topogenèse. Nous posons entre la topothèse *in esse*, signifiée soit par le possessif de la personne, soit par le pronom-adjectif démonstratif (« indicatif du nom ») et la topothèse *in posse*, où le nom est actualisé seul, une topothèse *in fieri*. (TL, IV-3-4). L'appréhension du progrès de l'*in fieri* (TL,

⁸ C'est là une distribution sommaire. En fait, comme on sait, le génitif est aussi complément de verbe. La distinction de l'ablatif et du génitif (confondus en grec) est sur un carrefour représentationnel difficile.

⁹ Pour cette raison le nominatif étant cas fonctionnellement et formellement marqué, nous donnons toujours les adjectifs au neutre et les dénominatifs (substantifs) masculins ou féminins à l'accusatif singulier (avec notation de la caducité de *-m*). Les romanistes n'en seront pas choqués : ils en ont l'habitude puisque le nominatif ne survit que par exception en Ibéro- et Galloromania.

IV-3-5) qui sera pris en charge dans les langues romanes par l'article, l'est très imparfaitement en lat., qui n'a dans cette fonction que les indéfinis, non obligatoires comme adjectifs. Le « subjonctif du nom » est en lat. non encore pleinement construit.

Cette appréhension est celle de *quiddam* / *aliquid*. L'opposition entre eux n'est rien d'autre que celle d'une appréhension positive ou ascendante, et d'une appréhension retournée, invalidée et décadente. *Quiddam* est en topogenèse comme un subjonctif primaire (ou un article défini) et *aliquid* comme un subjonctif secondaire (ou un article indéfini) (TL, V-3-6).

Ce troisième exemple permet d'atteindre un mécanisme de fonctionnement qui occupe véritablement tout le système de la langue. L'opposition ascendance-décadence¹⁰ est dans le mécanisme de l'actualisation : subjonctifs et indéfinis le prouvent. Elle est dans la représentation du temps, là où il est construit, en indicatif : futur – prétérit. Elle est dans la contradiction Etre-Faire : l'Etre en clôturant le Faire sur son parcours lui impose un retour sur lui-même, une passivation qui est une décadence. Elle est dans la topologie taxémique : *ad* s'oppose à *ab*, *super* ascendant à *sub* décadent. Elle est dans le schéma actantiel, sur la chaîne active nominatif-accusatif, qui est une ascendance, et sur la chaîne passive, ablatif-nominatif, qui est une décadence. Elle est la clef de voûte du taxémique et du parapraxémique.

C'est pour nous la forme *représentationnelle* de la logique dialectique qui préside à la *signifiance praxémique* : double mouvement du général au particulier et du particulier au général (TL, III-1-8), logique qu'on retrouve dépraxémisée dans le système du nombre (TL, IV-2-3) : il y a une correspondance profonde entre une articulation arbre-chêne / chêne-arbre, une articulation bosquet-arbre-arbres et une articulation *ab* ou *de* / *ad*, ou encore ablatif / locatif / accusatif.

Nous atteignons là un fond d'unité conceptuelle sous la variété de la grammaire et du lexique. Cette présentation rapide avait pour tâche de montrer cela, qui se retrouvera dans une description praxémique de la

¹⁰ Cette opposition générale recouvre une dichotomie double de G. Guillaume : ascendance / descendance et incidence / décadence, que nous retrouvons pour notre part au chapitre de l'incidence nominale (en particulier cas génitif).

langue latine classique sous une abondance et une complexité naturellement beaucoup plus grande de faits.

Mais cela en complément d'une vue sur la portée socio-historique de l'entreprise. Insertion dans le concret des sociétés et mise en évidence du fonctionnement abstrayant de l'esprit sont les deux tâches faussement antinomiques de la praxématique depuis ses débuts, car là sont les deux dimensions de l'activité mentale en système de langue.

N.B – Les initiales TL et PC renvoient à *Le Travail et la Langue*, Paris, Flammarion, 1978 et *Il y a quelqu'un. La Parole et le Corps*, Montpellier, Praxiling, 1994.